



# Anthologie poétique

Laissez-vous porter par le souffle de votre imagination !

*Aile (nom)*  
*Allure (nom)*  
*Buller (verbe)*  
*Chambre à air (nom)*  
*Décoller (verbe)*  
*Éolien (adj.)*  
*Foehn (nom)*  
*Fragrance (nom)*  
*Insuffler (verbe)*  
*Vaporeux (adj.)*

Poème de Georges SCHEHADE, Liban

Ils ne savent pas qu'ils ne vont plus revoir  
Les vergers d'exil et les plages familières  
Les étoiles qui voyagent avec des jambes de sel  
Quand la nuit est triste de plusieurs beautés

Ils oublient qu'ils ne vont plus entendre  
Le vent de la grille et le chien des images  
L'eau qui dort sur la couleur des pierres  
La nuit avec des violons de pluie

Tant de magie pour rien  
Si ce n'était ce souvenir d'un autre monde  
Avec des oiseaux de chair dans la prairie  
Avec des montagnes comme des granges

Ö mon enfance ô ma folie

Poème d'Yves BONNEFOY, France

« Par où la terre finit »

Puisque c'est à la tombée de la nuit que prend son vol l'oiseau de Minerve, c'est le moment de parler de vous, chemins qui vous effacez de cette terre victime.

Vous avez été l'évidence, vous n'êtes plus que l'énigme. Vous inscrivez le temps dans l'éternité, vous n'êtes que du passé maintenant, par où la terre finit, là, devant nous, comme un bord abrupt de falaise.

*In Ce qui fut sans lumière, 1996.*

Poème de Patrice de la TOUR DU PIN, France

« Enfants de septembre »

Les bois étaient tout recouverts de brumes basses,  
Déserts, gonflés de pluie et silencieux ;  
Longtemps avait soufflé ce vent du Nord où passent  
Les Enfants Sauvages, fuyant vers d'autres cieux,  
Par grands voiliers, le soir, et très haut dans l'espace.

J'avais senti siffler leurs ailes dans la nuit,  
Lorsqu'ils avaient baissé pour chercher les ravines  
Où tout le jour, peut-être, ils resteront enfouis ;  
Et cet appel inconsolé de sauvagine  
Triste, sur les marais que les oiseaux ont fuis.

Après avoir surpris le dégel de ma chambre,  
A l'aube, je gagnai la lisière des bois ;  
Par une bonne lune de brouillard et d'ambre,  
Je relevai la trace, incertaine parfois,  
Sur le bord d'un layon, d'un enfant de Septembre.

Les pas étaient légers et tendres, mais brouillés,  
Ils se croisaient d'abord au milieu des ornières  
Où dans l'ombre, tranquille, il avait essayé  
De boire, pour reprendre ses jeux solitaires  
Très tard, après le long crépuscule mouillé.

Poème de Jacques PREVERT, France

« Chanson de l'oiseleur »

L'oiseau qui vole si doucement  
L'oiseau rouge et tiède comme le sang  
L'oiseau si tendre l'oiseau moqueur  
L'oiseau qui soudain prend peur  
L'oiseau qui soudain se cogne  
L'oiseau qui voudrait s'enfuir  
L'oiseau seul et affolé  
L'oiseau qui voudrait vivre  
L'oiseau qui voudrait chanter  
L'oiseau qui voudrait crier  
L'oiseau rouge et tiède comme le sang  
L'oiseau qui vole si doucement  
C'est ton cœur jolie enfant  
Ton cœur qui bat de l'aile si tristement  
Contre ton sein si dur si blanc.

In Paroles, 1946.

Poème de Jacques PREVERT, France

« Arbres »

En argot les hommes appellent les oreilles  
Des feuilles  
C'est dire comme ils sentent que les arbres connaissent  
La musique  
Mais la langue verte des arbres est un argot bien plus  
Ancien  
Qui peut savoir ce qu'ils disent lorsqu'ils parlent des  
Humains

Les arbres parlent arbre  
Comme les enfants parlent enfant

Quand un enfant de femme et d'homme  
Adresse la parole à un arbre  
L'arbre répond  
L'enfant l'entend  
Plus tard l'enfant  
Parle arboriculture  
Avec ses maîtres et ses parents

Il n'entend plus la voix des arbres  
Il n'entend plus leur chanson dans le vent

Pourtant parfois une petite fille  
Pousse un cri de détresse  
Dans un square de ciment armé  
D'herbe morne et de terre souillée  
Est-ce.. oh...est-ce  
La tristesse d'être abandonnée  
Qui me fait crier au secours  
Ou la crainte que vous m'oubliez  
Arbres de ma jeunesse  
Ma jeunesse pour de vrai

Dans l'oasis du souvenir  
Une source vient de jaillir  
Est-ce pour me faire pleurer  
J'étais si heureuse dans la foule  
La foule verte de la forêt  
Avec la peur de me perdre  
Et la crainte de me retrouver  
N'oubliez pas votre petite amie  
Arbres de ma forêt.

Poème d'Aimé CÉSAIRE, France (Martinique)

Et nous sommes debout, maintenant, mon pays et moi, les cheveux  
dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la  
force n'est pas en nous, mais au-dessous de nous, dans une voix qui  
vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe  
apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des  
siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences,  
Car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie  
Que nous n'avons rien à faire au monde  
Que nous parasitons le monde  
Qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde  
Mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer  
Et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction  
Immobilisée aux coins de sa ferveur  
Et aucune race ne possède le monopole de la beauté,  
De l'intelligence, de la force  
Et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête  
Et nous savons maintenant que le soleil tourne  
Autour de notre terre éclairant la parcelle qu'a fixée  
Notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel  
En terre à notre commandement sans limite.

*In A toi je parle, Un tour du monde avec les poètes francophones (Poésie Gallimard, 2006)*

Poème de Hus DU BOIS, France

« Les vents les plus délicieux »

Les vents les plus délicieux  
Parfument la terre et les cieux  
De la douceur de leur haleine,  
Ils musquent les œillets, les roses, et le thym,  
Ils embaument la plaine,  
Et couronnent de lys ce glorieux matin.

Ils vont sécher les habits verts  
Des prés que l'Aurore a couverts  
De ses plus précieuses larmes,  
Et ne peuvent souffrir que la face des fleurs  
A ce jour plein de charmes  
Ait son éclat terni d'une espèce de pleurs.

Poème de Philippe JACCOTTET, France

« L'hiver »

J'ai su pourtant donner des ailes à mes paroles,  
Je les voyais tourner en scintillant dans l'air,  
Elles me conduisaient vers l'espace éclairé...

Suis-je donc enfermé dans le glacial décembre  
Comme un vieillard sans voix, derrière la fenêtre  
À chaque heure plus sombre, erre, dans sa mémoire,  
Et s'il sourit c'est qu'il traverse une rue claire,  
C'est qu'il rencontre une ombre aux yeux clos,  
Maintenant  
Et depuis tant d'années froide comme décembre...

Cette femme très loin qui brûle sous la neige,  
Si je me tais, qui lui dira de luire encore,  
De ne pas s'enfoncer avec les autres feux  
Dans l'ossuaire des forêts ? Qui m'ouvrira  
Dans ces ténèbres le chemin de la rosée ?

Mais déjà, par l'appel le plus faible touchée,  
L'heure d'avant le jour se devine dans l'herbe.

Poème de Yann DUPONT, France

Fragment d'une fragrance  
Dans l'errance de son empreinte  
A l'heure des derniers souvenirs

A l'heure des premiers soupirs  
Elle aspire à la singulière tranquillité  
D'une branche qui ploie

Sous le poids de la neige

*In Fragilité(s), 2018.*